

L'AMÉRIQUE AU PIED DU MUR

ENQUÊTE AU CŒUR D'UN FANTASME

CLÉMENT BRAULT & ROMAIN HOUEIX



autrement

L'AMÉRIQUE AU PIED DU MUR

ENQUÊTE AU CŒUR D'UN FANTASME

Un mur sépare le Mexique des États-Unis.
De quoi ce mur est-il le nom ?

« Tout le paradoxe de ce mur est là : facile à escalader, il est plus symbolique qu'efficace. Le contourner à la nage ne poserait aucun problème à un nageur moyen. Pourtant, la barrière s'avance dans l'océan, comme un bras de terre n'appartenant à aucune des deux nations. »

« *Build that wall! Finish that wall!* » Dans les meetings de Donald Trump, la construction du mur entre Mexique et États-Unis est plébiscitée avec ferveur. Mais dans la zone frontalière, que représente-t-il pour les deux pays ? Quelles sont les marques physiques de sa présence ?

Pour connaître et peut-être mieux comprendre ce mur dont tout le monde parle sans savoir même à quoi il ressemble, deux journalistes ont choisi d'aller voir de quoi il retourne. Dans un *roadtrip* de 3 141 kilomètres, ils ont arpenté cette frontière d'est en ouest. Parcourant les rives du Rio Grande où les pays se font face, traversant l'aridité parfois mortelle du désert du Sonora, ce livre est une enquête, un témoignage qui confronte les fantasmes à la réalité ; celle d'un territoire complexe, aux habitants souvent hauts en couleur, où hostilité aux migrations et élans de solidarité s'entrechoquent et se renforcent, jusqu'à donner vie à cette région si singulière : l'Amérique.

CLÉMENT BRAULT et **ROMAIN HOUËIX** sont journalistes indépendants.

autrement

www.autrement.com

Conception graphique de la couverture : Nicolas Trautmann

Photographie : © DAVID MCNEW / Getty Images South America / Getty Images / AFP

L'Amexique
au pied du mur

Clément Brault & Romain Houeix

L'Amexique
au pied du mur

Enquête au cœur d'un fantasme

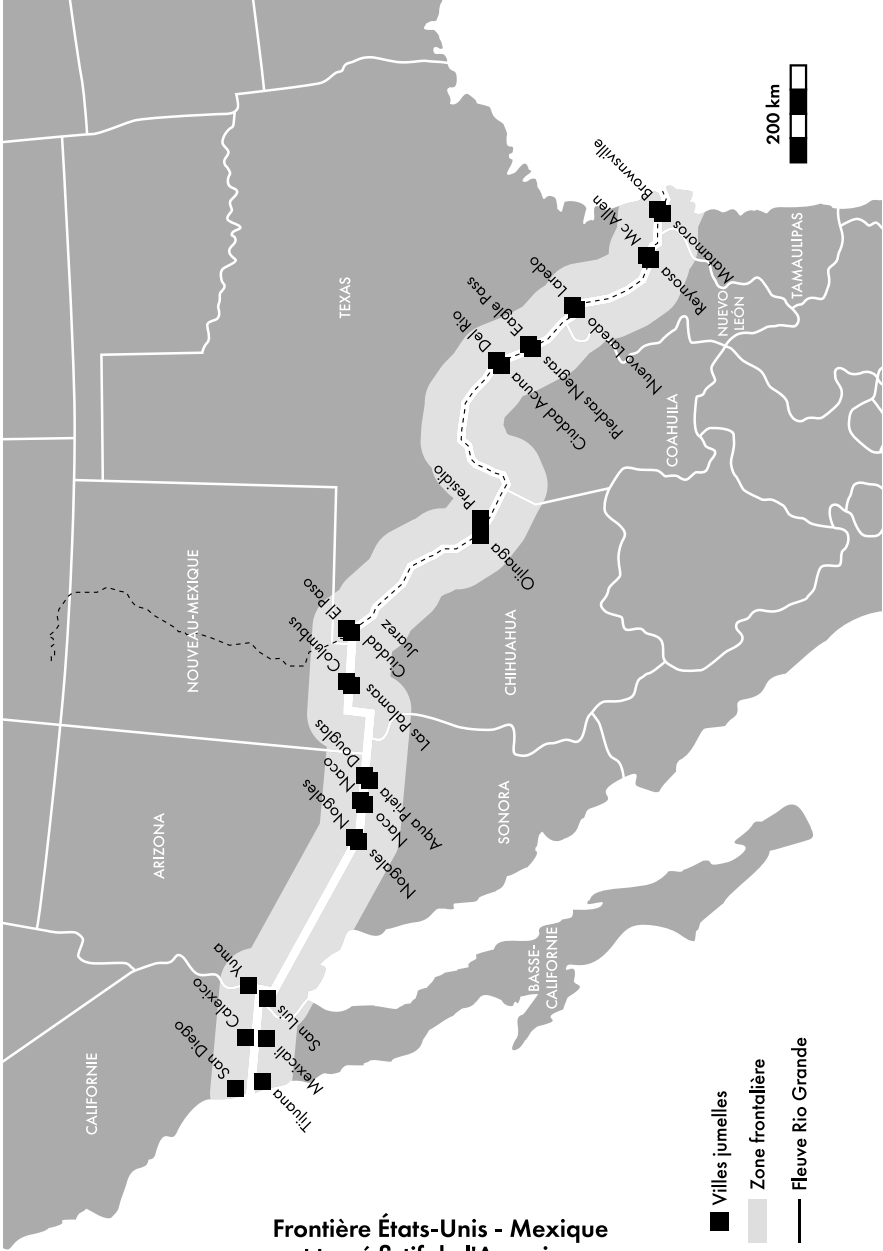
Éditions Autrement

© Éditions Autrement, Paris, 2019.
Réalisation des cartes : Alexandre Neracoulis
ISBN : 978-2-7467-5438-6

*Something there is that doesn't love a wall,
That sends the frozen-ground-swell under it,
And spills the upper boulders in the sun;
And makes gaps even two can pass abreast.
The work of hunters is another thing:
I have come after them and made repair
Where they have left not one stone on a stone,
But they would have the rabbit out of hiding,
To please the yelping dogs. The gaps I mean,
No one has seen them made or heard them made,
But at spring mending-time we find them there.
I let my neighbor know beyond the hill;
And on a day we meet to walk the line
And set the wall between us once again.
We keep the wall between us as we go.
To each the boulders that have fallen to each.
And some are loaves and some so nearly balls
We have to use a spell to make them balance:
"Stay where you are until our backs are turned!"
We wear our fingers rough with handling them.
Oh, just another kind of outdoor game,
One on a side. It comes to little more:
There where it is we do not need the wall:*

*He is all pine and I am apple orchard.
My apple trees will never get across
And eat the cones under his pines, I tell him.
He only says, "Good fences make good neighbors."
Spring is the mischief in me, and I wonder
If I could put a notion in his head:
"Why do they make good neighbors? Isn't it
Where there are cows? But here there are no cows.
Before I built a wall I'd ask to know
What I was walling in or walling out,
And to whom I was like to give offense.
Something there is that doesn't love a wall,
That wants it down." I could say "Elves" to him,
But it's not elves exactly, and I'd rather
He said it for himself. I see him there
Bringing a stone grasped firmly by the top
In each hand, like an old-stone savage armed.
He moves in darkness as it seems to me,
Not of woods only and the shade of trees.
He will not go behind his father's saying,
And he likes having thought of it so well
He says again, "Good fences make good neighbors."*

Robert Frost, « Mending Wall »



Source : Wikimedia Commons.

Avant-propos

« Une blessure ouverte par où s'écoule le sang d'un tiers-monde qui se collette avec les pays riches. Avant qu'une croûte ne se forme, elle saigne à nouveau et le sang qui irrigue les deux nations se mélange et forme un troisième pays : une culture frontalière. »

Gloria Anzaldua, *Borderlands/La Frontera:
The New Mestiza*

Le soleil se couche tôt dans la vallée du Rio Grande. Petit à petit il disparaît, dans une lueur orangée, derrière les montagnes du désert du Chihuahua. Il darde ses derniers rayons roux que même d'imposants nuages ne peuvent stopper. Puis, la lune tente de prendre le relais. Mais dans l'extrême-ouest du Texas, sa lueur ne peut rien contre les lumières artificielles de Ciudad Juárez et El Paso. Là, les étoiles semblent infiniment moins nombreuses que les lueurs formées par la constellation de lampadaires, de néons publicitaires et d'enseignes lumineuses qui scintillent dans la vallée. Depuis les hauteurs des Franklin Mountains, le spectacle est saisissant : deux villes, unies dans une myriade de signaux lumineux uniformes ; deux immenses aires urbaines dont l'entremêlement ne disparaît que là où commence le relief vierge des montagnes.

L'œil ne sait où se fixer. Tantôt il s'arrête sur un boulevard où les phares de voitures défilent

L'AMÉRIQUE AU PIED DU MUR

comme dans une fourmilière, tantôt il se fixe sur l'immense croix rouge qui toise les enseignes publicitaires américaines. Un peu plus loin, il est attiré par l'un des quatre immenses ponts qui relient les deux villes ; l'une côté américain, l'autre côté mexicain. À la nuit tombée, rien ne semble briser l'étreinte des deux cités, sœurs jumelles enlacées.

Aux confins du Texas, du Chihuahua et du Nouveau-Mexique, à peine le soleil a-t-il tourné le dos que la fraîcheur se lève. Le spectateur, perché là-haut, doit vite redescendre dans la vallée du Rio Grande pour se réchauffer dans les enseignes typiques de la région : chaînes de fast-food locales, barbecues épicés, brasseries artisanales... Les enseignes sont presque toutes mâtinées d'une langue métissée, le *spanglish*, qui mêle l'anglais et l'espagnol sans se soucier des conventions grammaticales. Sur son chemin, il tombera inévitablement sur la barrière qui, invisible depuis les hauteurs, marque une rupture dans l'apparente unité du lieu. Un mur rouge sépare les deux villes.

Du haut des échangeurs de l'immense Interstate 10 – l'une des plus grandes routes américaines, la seule à traverser les quatre États frontaliers américains –, le mur qui sépare les États-Unis du Mexique ressemble à une simple clôture de ranch. Mais, lorsqu'on s'en approche, la barrière ocre,

haute de plus de quatre mètres, se révèle être l'élément d'une véritable division du paysage urbain surchargé. En certains endroits ce mur est fait de vieilles tôles ondulées et rouillées ; ailleurs, c'est une succession de poteaux rouges, dont les interstices laissent à peine passer une main. La diversité des matériaux utilisés pour l'ériger vient des tentatives successives de le renforcer. Dès la fin des années 1990, sous la gouvernance de Bill Clinton, les premiers pans de mur ont été installés entre El Paso et Juárez. Plus tard, l'administration présidée par G.W. Bush a fait sortir de terre d'autres portions de mur entre les deux villes. À travers le grillage qui borde le quartier de Chihuahuita, le passant aperçoit les faubourgs de la tentaculaire Juárez. De l'autre côté, le Mexicain qui prend le temps de s'arrêter distingue la linéarité des blocs de rues américaines. Leur symétrie presque malade semble répondre à l'anarchie apparente des artères mexicaines, à un jet de pierre de là. Et au milieu coule une rivière – ou plutôt ce qu'il en reste : un mince filet d'eau crasseuse. Car, entre El Paso et Ciudad Juárez, le bourdonnant fleuve Rio Grande, aussi nommé Rio Bravo, « rivière féroce », par les Mexicains, est réduit à peau de chagrin. C'est lui qui, de l'Ouest du Texas jusqu'à l'Atlantique, marque la frontière entre les deux pays, sur les 2 018 derniers kilomètres de son cours.

Pour les habitants des lieux, l'aire urbaine à deux têtes d'El Paso et Ciudad Juárez fait figure de « capitale de la frontière » entre États-Unis et Mexique. Observer l'agencement urbain et géographique des deux villes, c'est observer un prisme, un miroir grossissant des relations entre les deux pays. Une sorte de représentation miniature d'une division administrative longue de 3 140 kilomètres. Faudrait-il donc voir dans ces deux villes qui se touchent et ne sont séparées que par un mur le reflet des relations entre États-Unis et Mexique ? Y a-t-il dans cette dialectique entre proximité et séparation, entre porosité et fermeture, une image de ce qu'a de particulier cette frontière ? C'est ce que pense Ed Vulliamy, écrivain et journaliste, auteur d'*Amexica. La guerre contre le crime organisé sur la frontière États-Unis/Mexique* : « El Paso et Juárez forment le cœur mais aussi la croisée des chemins de cette langue de terre singulière qui unit les deux pays [...]. Ciudad Juárez fut de tout temps le cœur d'Amexica, autrefois El Paso del Norte, sur la route commerciale qui existait antérieurement à la frontière, un itinéraire de contrebande aussi ancien que la ligne de démarcation elle-même.¹ » Dans son ouvrage, le journaliste britannique, qui a sillonné la frontière pour étudier l'impact du trafic de drogue sur

1. Ed Vulliamy, *Amexica. La Guerre contre le crime organisé sur la frontière États-Unis/Mexique*, Albin Michel, 2013.

la région, s'attarde longuement sur les deux villes jumelles. Il en fait le « pivot » de ce qu'il nomme « Amexica ». Il faut dire que la position centrale de cette aire transfrontalière, à égale distance des deux océans qui la circonscrivent, lui confère d'emblée le statut de cœur de la région frontalière. Combinées, les deux villes forment un bassin d'environ 2 millions d'habitants (650 000 pour El Paso, 1 300 000 pour Ciudad Juárez).

Outre sa position centrale, l'immense agglomération donne aussi à voir la diversité de la région frontalière, entre désert aride et région fluviale, entre verdure subtropicale et haute montagne. Se confronter à El Paso et Juárez, c'est contempler une image de ce qu'est la frontière, plus largement. Vues depuis les hauteurs, rien ne semble les séparer, mais pourtant, à y regarder de plus près, les fractures sont partout. Depuis toujours, El Paso est l'une des villes les plus sûres des États-Unis, mais sa voisine du Sud, elle, traîne depuis les années 1990 la sinistre réputation de « ville la plus dangereuse du monde ». Quand El Paso incarne l'inclusion, avec plus de 80 % d'habitants d'origine hispanique en 2010¹ – et ce chiffre ne cesse de croître –, Ciudad Juárez représente l'exclusion sociale et la violence, avec pas moins de 770 homicides

1. Source : U.S. Census Bureau, l'institut de recensement américain.

en 2017, la plupart liés aux trafics de drogue qui transitent vers le nord.

À la frontière, l'oscillation constante entre proximité et séparation donne un caractère singulier au lieu. Rares sont les zones qui, ailleurs dans le monde, sont à ce point balancées entre porosité et fermeture. Cette frontière est fondamentalement dichotomique, paradoxale. Que l'on considère la ville de Berlin, coupée en deux au XX^e siècle, ou bien les deux Corées, dont les frontières sont similaires à celle qui nous intéresse, les échanges n'y ont pas cours : les mouvements de personnes et de marchandises n'existent pas, ou peu. Entre les États-Unis et le Mexique, ils existent bel et bien. En témoignent les longues files de véhicules qui patientent à la douane pour pénétrer sur le territoire américain, se pliant à d'interminables contrôles. Cette frontière est à part, singulière. Ni totalement ouverte, ni totalement fermée. Il fallait donc, pour tenter de la qualifier, lui trouver un nom. C'est Ed Vulliamy qui, le premier, a développé le concept d'Amérique pour qualifier cette région. « La région frontalière est un lieu de paradoxes : d'opportunités et de pauvreté, de promesses et de désespoir, d'amour et de violence, de beauté et de peur, de sexe et d'Église, de sueur et de vie familiale. La frontière elle-même incarne une dichotomie, elle se révèle à la fois poreuse et stricte. Une région qui appartient aux deux pays et, en même

temps, à aucun [...]. La région frontalière se révèle un territoire en soi, à cheval sur la frontière, à la fois étranger à Washington et à Mexico, les centres de pouvoir d'où les décrets censés encadrer la vie quotidienne sont parfois émis sans comprendre comment elle fonctionne. Ou ne fonctionne pas. La frontière semble aussi homogène que contrastée », écrit-il. Il reprend ainsi le concept de Mexamérique, développé par Joel Garreau dans les années 1980¹ pour qualifier le Nord du Mexique et le Sud des États-Unis. Certains spécialistes de la région estiment en effet que le Mexique est partagé entre Mésoamérique au sud, avec un héritage précolombien, aztèque, et Mexamérique au nord. C'est notamment la conception développée par Alain Musset², dont Ed Vulliamy reprend les distinctions géographiques, qu'il adapte au contexte migratoire et frontalier actuel.

Parcourant la frontière, nous avons essayé de cerner par le terrain ce qu'est cette Amexique. Encore faut-il s'accorder au préalable sur ce que ce nom recouvre comme réalité unifiable : une culture commune, une langue commune (l'espagnol est partout), un héritage historique commun et, bien sûr,

1. Dans son livre *The Nine Nations of North America*, Houghton Mifflin, 1981.

2. Alain Musset, *Le Mexique*, « Que sais-je ? », PUF, 2004.

des terres en commun, longtemps disputées. Mais alors, où commence-t-elle et où s'arrête-t-elle ? Reprenant la définition qu'en donne Ed Vulliamy, nous considérons l'espace qui s'étend sur la zone de 3 200 kilomètres formés par la frontière, large d'environ une centaine de kilomètres de part et d'autre de la ligne de démarcation, aussi bien vers le nord que vers le sud (*voir carte en début de livre*). Vulliamy lui ajoute la ville de Los Angeles, « capitale impériale de l'Amérique », qui, du fait de sa population à majorité hispanique, serait en quelque sorte une ville de la frontière malgré son relatif éloignement.

L'Amérique recouvre aujourd'hui une zone géographique qui englobe la frontière et ses confins plus ou moins éloignés. Si sa circonscription n'est pas totalement fixée, c'est en raison des fluctuations que la frontière elle-même a subies, au gré de l'histoire. Mais ce sont aussi ces délimitations mouvantes qui font de l'Amérique ce qu'elle est : une zone changeante et riche de sa diversité. Pour Alain Rouquié, auteur du livre *Le Mexique. Un État nord-américain*, l'histoire du Mexique est « marquée de manière indélébile par cette contiguïté intangible, pour le pire comme pour le meilleur. Les États peuvent changer d'allié ou de client, mais non de voisin.¹ » Et, longtemps, le Mexique

1. Alain Rouquié, *Le Mexique. Un État nord-américain*, Fayard, 2013.